



KATE BATEMAN

*Rendez-vous au printemps*

RIVALITÉS



AVENTURES & PASSIONS

## **Kate Bateman**

Kate Bateman écrivit sa première romance pour tenir le pari à un dollar que lui avait lancé son mari, persuadé qu'elle n'arriverait jamais à la finir. Elle lui prouva qu'il avait tort en rédigeant un roman historique qui se déroulait pendant la Renaissance italienne. Quand elle ne voyage pas vers des destinations exotiques « pour faire des recherches », Kate mène une double vie en tant qu'experte en art et en antiquités pour plusieurs émissions télévisées au Royaume-Uni.



Rendez-vous au printemps

*Aux Éditions J'ai lu*

**SECRETS ET MYSTÈRES**

- 1 – Cette étrange intruse  
*N° 11752*
- 2 – L'amour décodé  
*N° 12187*
- 3 – Adorable chipie  
*N° 12348*

Diaboliquement vôtre  
*N° 12878*

**LES CÉLIBATAIRES DE BOW STREET**

- 1 – Les mariés du secret  
*N° 13028*
- 2 – Les meilleurs ennemis  
*N° 13155*
- 3 – Princesse sans couronne  
*N° 13281*

KATE  
BATEMAN

RIVALITÉS – 1

Rendez-vous  
au printemps

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Agnès Girard*





Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
**A RECKLESS MATCH**

*Éditeur original*  
St. Martin's Paperbacks,  
an imprint of St. Martin's Publishing Group, New York

© Kate Bateman, 2021

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2022

*Quelle fatigue de toujours rivaliser,  
mais quelle émulation aussi.  
C'est encore notre jeu préféré.*

Art GARFUNKEL  
(à propos de Paul Simon)





## La légende

Tout commença avec un cochon.

Selon les Montgomery, le cochon avait été volé. Selon les Davies, il s'était perdu.

Que la bête ait été subtilisée ou qu'elle se soit simplement aventurée de l'autre côté d'une frontière très disputée entre les domaines de ces deux familles, le point de vue dépendait avant tout du camp dans lequel vous vous trouviez.

Les Montgomery exigèrent sa restitution. Les Davies l'avaient déjà mangé. En représailles, les Montgomery volèrent un autre cochon. À partir de là, ce fut l'escalade.

On raconta qu'il ne s'agissait pas d'un cochon, mais d'une femme, et qu'elle s'était enfuie de son plein gré avec son amant défendu. Quoi qu'il en soit, des siècles d'animosité s'ensuivirent.

À peine quinze kilomètres séparaient l'énorme château gallois des Davies du tout aussi spectaculaire manoir anglais des Montgomery, mais les grasses prairies et les vertes vallées qui s'étendaient entre les deux domaines devinrent la frontière la plus disputée de Grande-Bretagne, peut-être même d'Europe.

Une rivière de belle largeur faisait office de frontière naturelle. Le pont qui l'enjambait étant trop

étroit pour permettre le passage d'un autre véhicule qu'une charrette attelée d'un seul cheval, toute attaque d'envergure, d'un côté ou de l'autre, était impossible. En revanche, les incursions individuelles étaient légion. En témoignaient de nombreux cas d'assassinats, de troubles de l'ordre, etc.

Régulièrement, il était suggéré aux deux familles qu'elles bâtissent un mur, comme celui qu'avait érigé l'empereur romain Hadrien entre l'Écosse et l'Angleterre, mais les deux camps y étaient fermement opposés. Un mur, cela aurait gâché leur plaisir.

Pour finir, le roi Henri VII, fatigué de ces affrontements sanglants entre deux des plus puissantes maisons de son royaume, et inspiré par ce que l'on racontait d'autres familles en guerre – les Médicis et les Borgia en Italie –, opta pour une solution merveilleusement machiavélique : un décret royal unissant les deux maisons, et la peine de mort en cas d'infraction audit décret.

De part et d'autre de la rivière fut délimitée une large bande de terrain appartenant de plein droit aux deux familles. Chaque année, le jour de l'équinoxe de printemps, un représentant de chaque famille devait se présenter sur le pont et serrer la main de son homologue en signe de bonne volonté. En cas de non-respect de la règle, la propriété du domaine de la famille défaillante reviendrait à l'autre famille.

Pour les deux camps, la mort n'était rien à côté de la honte qu'il y aurait eue à perdre ainsi son domaine, et personne ne manqua jamais une rencontre, même si la poignée de main s'accompagna souvent de menaces plus ou moins clairement énoncées promettant les pires violences.

Toute guerre ouverte étant ainsi activement découragée, les deux familles trouvèrent d'autres manières,

parfois très imaginatives, de s'affronter, puisque défier l'autre camp était, il fallait bien le reconnaître, leur occupation favorite. En cas de conflit dans le royaume, si les Montgomery soutenaient une faction en particulier, les Davies, cela ne faisait pas un pli, soutenaient la faction opposée. Ainsi, l'animosité entre les deux familles survécut à des siècles de troubles et de luttes – catholiques contre protestants, Tudors contre Stuarts, parlementaires contre royalistes. Ils devinrent experts en retournements de veste politiques, en sourires méprisants lorsqu'ils se croisaient dans les soirées mondaines, et se plumèrent joyeusement aux cartes et aux dés.

À la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, les deux camps s'estimaient plutôt civilisés. Ils échangeaient désormais des piques dans de somptueuses salles de bal, se volaient femmes et maîtresses et, à l'occasion et en toute discrétion, s'affrontaient en duel.

Les Montgomery allaient à Oxford, les Davies à Cambridge. Et si les deux familles envoyèrent leurs fils se battre contre Napoléon, les Montgomery choisirent la cavalerie, tandis que les Davies optèrent pour l'infanterie et la marine.

Tout cela sans jamais rater le premier jour du printemps...



# 1

*21 mars 1815, équinoxe de printemps*

— Je ne vois personne.

Madeline Montgomery plissa les yeux en direction du chemin désert et sentit une lueur d'espoir s'allumer en elle – chose rare depuis quelque temps. Elle sortit sa montre en argent. Il ne restait plus que six minutes avant midi, on était le premier jour du printemps, et personne n'arrivait en face. Pas un seul imbécile de Davies en vue.

— Galahad, murmura-t-elle, incrédule. Tu te rends compte ? Il n'y a personne !

Son vieux hongre gris remua les oreilles, complètement indifférent à la signification historique de ce moment. Maddie s'assit sur le parapet. Cela faisait des mois qu'elle ne s'était pas sentie aussi optimiste, depuis que son père lui avait révélé leur « situation financière pour le moins précaire ».

— C'est un miracle !

Galahad s'intéressait surtout aux pissenlits qui poussaient à ses pieds. Maddie renversa la tête, fit glisser son chapeau en arrière et offrit son visage au soleil. Elle aurait plus de taches de rousseur, et alors ? L'expérience lui avait montré combien la

vie était fragile : un jour où le ciel était aussi bleu qu'aujourd'hui, elle avait été foudroyée en plein champ et avait survécu. Un accident pour le moins étrange – les médecins avaient parlé d'une chance sur un million. Et voilà qu'un événement encore plus improbable était sur le point de se produire. Cinq cents ans d'histoire allaient être balayés, comme ça. La fière et célèbre maison des Montgomery – et, par voie de conséquence, Maddie elle-même – était sur le point d'être tirée d'affaire !

Grâce à un rendez-vous manqué.

L'émotion l'étreignit. Sir Owain Davies, le vieux comte de Powys, n'aurait jamais cédé ses terres à son père. Se défier l'un l'autre avait été leur principale source de distraction au cours de ces cinquante dernières années.

Mais sir Owain s'était éteint l'été précédent, et Gryffud, le nouveau comte, son fils aîné et héritier, n'avait pas reparu au domaine familial depuis qu'il était rentré des guerres napoléoniennes, six mois plus tôt. Il s'était installé à Londres où, d'après les gazettes à scandale, il était très occupé à mettre le cœur de ces dames en émoi et à jouir de tous les plaisirs qu'offrait la métropole.

Maddie n'avait pas vraiment suivi ses faits et gestes, bien sûr. Gryff Llewellyn Davies était son ennemi juré, et ce depuis l'enfance.

Son rire moqueur résonna dans sa mémoire, et elle s'éventa de la main, puis défit le nœud de son chapeau et le retira, avant d'enlever également ses gants. Sa chevelure, qui avait toujours été trop lourde pour les épingles qu'on y plantait, céda à la gravité et lui recouvrit les épaules à la manière d'un torrent impétueux.

Les allusions peu subtiles aux exploits de Gryff, qu'elle avait suivis dans les journaux, avaient provoqué une sensation désagréable, une sorte de pincement dans sa poitrine, mais cela n'avait rien à voir avec de l'envie, et encore moins avec de la jalousie, ni avec quoi que ce soit de sentimental. Elle se fichait complètement de ce que cet horrible individu faisait. Vraiment. C'était un irresponsable, qui menait une vie dissolue, négligeait ses devoirs et les affaires de son domaine depuis bien trop longtemps. Et, grâce à cela, la situation était sur le point de tourner à l'avantage de Maddie. Pendant que monsieur prenait du bon temps, elle s'attelait à sauver sa famille de la ruine.

À cette idée, elle ne put retenir un petit sourire. Jamais il ne penserait à revenir à temps pour lui serrer la main. *La Gazette* n'avait-elle pas mentionné sa participation à un duel – ce qui était illégal – rien que la semaine dernière ? Sans doute avait-il été abattu par un mari trompé et furieux.

Maddie soupira. Non, si ce vaurien avait perdu la vie, elle aurait été au courant. En réalité, il était probablement occupé à fêter sa victoire trop facile, un verre de brandy dans une main et une fille aux mœurs légères à portée de l'autre.

Elle consulta une nouvelle fois sa montre.

— Plus que trois minutes.

Galahad l'ignora, concentré sur ses pissenlits. Elle jeta un nouveau regard sur le chemin désert, osant à peine espérer.

Aucun des trois autres Davies ne pouvait venir. Rhys et Carys étaient tous les deux à Londres avec Gryff, et le plus jeune des frères, Morgan, passait son temps en mer.

Tandis que les aiguilles en acier de sa montre de gousset approchaient du chiffre douze, Maddie



refoula le sentiment d'euphorie qui menaçait de lui faire tourner la tête. Elle regarda la paisible vallée autour d'elle et se retint de sauter et de tourner sur elle-même comme une folle. Ni les Davies ni les Montgomery n'avaient jamais vraiment possédé cette large bande de terrain, et ses richesses naturelles étaient restées inexploitées.

— Il y a du charbon là-dessous, Galahad. Peut-être même de l'or ! Si nous parvenons à l'extraire, nous serons riches de nouveau, et je n'aurai plus à approcher ce vieux pervers de sir Mostyn, encore moins à l'épouser !

Le cheval remua le museau, et Maddie éclata de rire.

— Et tu sais ce qui est encore plus merveilleux ? C'est que j'aurai *enfin* le dessus sur cet insupportable Gryffud Davies !

Galahad baissa les oreilles et montra les dents, comme chaque fois qu'il entendait le nom de son adversaire. Maddie approuva d'un hochement de tête.

— Tu crois que papa me laissera lui écrire pour lui annoncer qu'il a perdu ses terres ? Non, mais imagine un peu sa tête !

Elle soupira d'aise.

Le symbole caché derrière le choix de l'équinoxe de printemps ne lui avait pas échappé. Il n'y avait que deux équinoxes par an, moments où l'axe de rotation de la Terre n'était incliné ni vers le soleil ni à l'opposé du soleil. Ces jours-là, la durée du jour était identique à celle de la nuit. Douze heures pour chacun. L'égalité parfaite. Histoire de rappeler aux Davies et aux Montgomery qu'ils partageaient à égalité cette bande de terre.

Mais c'était terminé, tout ça ! Aujourd'hui marquait le début d'une nouvelle et merveilleuse époq...

Une bourrasque emporta son chapeau posé sur le parapet. D'un bond, elle tenta de le rattraper, en vain. Le chapeau tomba dans la rivière et s'éloigna au fil de l'eau.

— Flûte !

Galahad leva la tête et poussa un petit hennissement ironique, avant d'orienter ses oreilles en direction de la route, de l'autre côté du pont. Maddie chercha ce qui avait attiré son attention. Elle écouta attentivement, priant pour que ce ne soit rien. Hélas, elle ne tarda pas à l'entendre à son tour. Ce rythme sourd, caractéristique, était celui de sabots sur la terre du chemin. Comme un grondement de tonnerre dans le lointain.

— Non ! grommela-t-elle.

Un cavalier apparut sur la crête, laissant un nuage de poussière dans son sillage. Une main en visière, elle tenta de mieux le distinguer. Peut-être était-ce un des gars du village ?

Mais non, bien sûr. Cette silhouette aux larges épaules, elle l'aurait reconnue entre toutes. Enfer et damnation !

— C'est pas vrai...

Le hennissement de Galahad, une fois de plus, ressembla beaucoup à un rire. Le traître.

Cela faisait presque quatre ans qu'elle n'avait pas revu Gryffud Davies, mais personne d'autre, dans la région, n'avait pareille allure à cheval. À croire qu'il était né sur une selle. Qui d'autre aurait pu avoir une telle grâce, aussi naturelle qu'arrogante ?

Le cœur de Maddie se mit à battre à la perspective de cette confrontation. Avec un peu de chance, il aurait perdu ce charme incroyable, cette étincelle moqueuse dans le regard. Gryff Davies avait toujours semblé hésiter entre l'envie de l'étrangler et celle de

la séduire. Elle n'avait jamais réussi à savoir ce qui serait le pire.

L'estomac noué tant elle redoutait ce moment, elle essuya ses paumes soudain moites sur ses jupes froissées, afficha une expression d'indifférence polie et attendit.

En le regardant approcher, elle nota les changements que le passage de trois années au combat avait eus sur lui. Ce fut pire que ce qu'elle craignait : il était toujours aussi beau. À se pâmer. Cheveux bruns bouclés, nez droit, lèvres qui semblaient sans cesse sur le point de s'incurver en un sourire, mais s'attardaient en général du côté de la moquerie lorsqu'il la regardait.

Sans oublier ces yeux verts espiègles, qui ne manquaient jamais de la faire défaillir et de lui ôter tous ses moyens. Ils brillaient toujours de cette alliance fatale entre condescendance amusée et intensité contenue.

Maddie serra les poings sur ses jupes et redressa le menton, ignorant délibérément le fait que la rivière avait emporté son chapeau et que le vent l'avait complètement décoiffée. Elle se moquait de ce que Gryffud Davies pensait d'elle.

De toute façon, il était probable qu'il ne la reconnaît même pas. Elle ne ressemblait plus vraiment à la jeune fille maigrichonne au visage constellé de taches de rousseur qu'elle était au moment où il était parti à la guerre. Peut-être la prendrait-il pour une des filles du village.

*Mon Dieu, faites que oui.*

Il fit ralentir sa monture à l'approche du pont et l'examina d'un regard si appuyé qu'elle perdit tout espoir de passer pour une autre. Aussi se redressa-t-elle et le fixa-t-elle en retour, d'un regard noir.

Un sourire séduisant en diable se dessina sur les lèvres de Gryffud Davies.

— Tiens, tiens. Maddie Montgomery. Je t'ai manqué, ma douce ?

Gryff laissa courir son regard sur la créature très belle et très en colère qui se tenait sur le pont, et se sentit soudain de bien meilleure humeur. Madeline Montgomery, l'insupportable pimbêche aux reparties cinglantes, rivait sur lui un œil assassin. Et c'était magnifique.

Elle fronça ses délicats sourcils, visiblement contrariée.

— Je t'interdis de m'appeler comme ça.

— Comment ? Ma douce ?

— Non. Maddie. Je m'appelle Madeline. Ou, mieux encore, Mlle Montgomery.

— Bon, ma douce, alors.

Un muscle tressauta sur son visage, et il comprit qu'elle grinçait des dents.

— Pas comme ça non plus. Je ne suis pas ta douce.

— Avoue que je t'ai manqué, la taquina-t-il. Depuis mon départ, tu ne rêves que d'une bonne bagarre. Personne au village ne s'est donc dévoué ?

La poitrine de Maddie palpitait sous l'effet d'une indignation puissante mais silencieuse, et Gryff ravala un petit soupir de satisfaction. Le monde, qui tournait de travers depuis le début de la guerre,

venait de retrouver son rythme. Tout se remettait en place.

— Tu ne m'as pas manqué du tout, qu'est-ce que tu crois ?

Elle marmonna autre chose, dont il ne saisit que les mots « insupportable crétin » et « abruti ». Il se mordit la lèvre pour ne pas rire et sentit une puissante vague d'euphorie s'emparer de lui. Au-delà de ces vallées, les ambitions démesurées de Napoléon avaient peut-être rendu le monde méconnaissable, mais certaines choses ne changeaient pas. L'antipathie que lui vouait Mlle Montgomery ne s'était pas affadie, et il trouvait cela formidable.

Ce qui avait changé, en revanche, et de la plus belle des manières, c'était son apparence. Son expérience de joueur de cartes lui avait appris à rester impassible, mais il avait tout de même dû faire un effort pour masquer le choc qu'il avait eu en découvrant ce qui s'était passé pendant son absence.

Trois ans plus tôt, le jeune homme arrogant de vingt-trois ans affamé d'aventure et de gloire s'était beaucoup moqué de ce garçon manqué maigrichon et dénué de courbes qu'était Madeline Montgomery. Ce qui ne l'avait pas empêché de l'apprécier, évidemment. La vivacité d'esprit, le don de la repartie et le caractère bien trempé de la demoiselle la rendaient à ses yeux tout bonnement irrésistible.

Qu'ils soient ennemis jurés n'avait fait qu'ajouter au charme de la situation. Quoi de plus naturel, donc, que les yeux brillants et les lèvres appétissantes de Madeline Montgomery aient peuplé ses fantasmes et occupé ses rêves les plus coquins ?

Malgré ce que racontaient les feuilles à scandale, il n'était pas un débauché, mais possédait une bonne connaissance de la gent féminine. Et s'il avait passé

d'innombrables heures à se demander ce qu'elle était devenue en son absence, la réalité dépassait de très loin tout ce qu'il avait pu imaginer.

Maddie Montgomery était ravissante.

Ses pommettes rosirent légèrement sous son regard, et il retint un nouveau petit rire.

Son visage n'avait pas vraiment changé. Les taches de rousseur qui parsemaient son nez et ses joues avaient pâli, mais pas complètement disparu. Ce n'était guère surprenant, dans la mesure où elle ne semblait pas avoir pour habitude de porter un chapeau. À dix-huit ans non plus, elle n'aimait pas en porter.

Sa chevelure était toujours aussi imposante et rebelle, ondulée, d'un auburn magnifique. Le rose délicat de ses lèvres évoquait l'intérieur d'un coquillage, et l'étonnant bleu-gris de ses yeux le bouleversait.

Mais ce corps, Seigneur, ce corps... Le garçon manqué tout en coudes et en genoux était devenu... une déesse. Une furie, aussi, mais une déesse. Déjà, il sentait ses doigts le démanger de suivre la courbe de sa taille, la rondeur parfaite de ses hanches, et ce fut au prix d'un réel effort qu'il se retint de sauter de cheval pour venir prendre son visage entre ses paumes et s'assurer qu'elle était bien réelle. Pour l'enlacer et l'embrasser à en perdre le souffle.

Il ne fallait pas qu'il la provoque, bien sûr. Cela ne leur attirerait que des ennuis. Mais la taquiner était un plaisir qui lui avait terriblement manqué pendant ces trois longues et misérables années. Dans certains moments difficiles, c'était le souvenir de son visage qui l'avait fait tenir. Blessé, épuisé par le combat, il s'était souvent juré de rester vivant, ne serait-ce

que pour la faire enrager, pour la taquiner juste une fois encore.

Pour faire plus que la taquiner.

Pour la goûter.

*Non. Mauvaise idée. Très mauvaise idée.*

Il inspira, souffla lentement pour se calmer et haussa les sourcils de cette façon qui, il le savait, la rendrait folle.

— Bonté divine ! Qu'est-il arrivé au garçon manqué crasseux que je connaissais ? La dernière fois que je t'ai vue, tu étais couverte de boue.

— Parce que toi et ton horrible frère m'aviez poussée dans la rivière et...

Elle fit un effort pour se taire, se mordit la lèvre et ravala sa colère. Son souffle souleva sa poitrine, qui combla de façon tout à fait satisfaisante la tenue de cavalière très ajustée qu'elle portait. Gryff en fut rempli d'aise.

— Non, dit-elle. Nous sommes adultes, maintenant. Nous pouvons nous comporter de façon civilisée. Je refuse de m'emporter.

— C'était pourtant si drôle, avant.

Elle le regarda dans les yeux.

— Tu veux vraiment savoir ce qui m'est arrivé ?

Il répondit d'un hochement de tête.

Elle croisa les bras sur cette poitrine décidément délicieuse.

— Très bien. J'ai été frappée par la foudre.

Elle espérait le surprendre, bien sûr, mais l'accident avait été relaté en détail à Gryff dès son retour à Londres. Le monde entier savait qu'un Davies se délecterait des malheurs d'un Montgomery, et la bonne société s'était fait un plaisir d'alimenter sa curiosité.

Pendant un terrible instant, il avait cru qu'elle n'en était pas sortie vivante, et son cœur s'était arrêté de



battre. Un monde sans elle pour s'opposer à lui était inimaginable. Lorsqu'il avait compris qu'elle avait survécu, tout était allé mieux.

On disait qu'elle avait souffert de brûlures un peu partout sur le corps, mais personne n'avait pu s'en assurer. Ses vêtements recouvraient les traces laissées par ses blessures. Sa convalescence l'avait retenue loin de Londres et elle n'avait pas pu y faire ses débuts, mais elle s'était rattrapée la saison suivante, et tous s'accordaient à dire qu'elle avait largement animé les bals et autres événements mondains de la capitale.

Qu'elle se soit parfaitement remise avait été pour lui un soulagement qu'il ne s'expliquait pas. Savoir qu'elle n'était toujours pas mariée aussi. Discrètement, Gryff observa sa main gauche, à la recherche d'une bague de fiançailles, pour le cas où ses informations auraient été fausses, mais elle ne portait aucun bijou.

Non qu'il souhaitât l'épouser, bien sûr. Il ne se sentait absolument pas prêt pour quelque chose d'aussi radical que le mariage, même si c'était ce que l'on attendait de lui, maintenant qu'il avait hérité du titre. Après avoir risqué sa vie dans l'armée, il avait décidé de s'accorder un an de tranquillité avant d'endosser le rôle de comte et les responsabilités qui allaient avec.

Mais imaginer Maddie Montgomery mariée, et par conséquent dans l'impossibilité de reprendre ce petit jeu du chat et de la souris qui les avait tant distracts tous les deux, voilà qui ne lui plaisait guère.

— Un coup de foudre, hein ? dit-il en souriant. Ça te va bien.

— J'ai failli mourir !

— Mais failli seulement, sinon tu ne serais pas ici aujourd'hui, à attendre mon arrivée en retenant

ton souffle. À moins que tu ne te sois perdue ? Le domaine des Montgomery est à quelques kilomètres par là, dit-il en indiquant la direction d'où elle était arrivée.

Elle pointa un doigt dans la direction opposée.

— Et les limites de celui des Davies sont par là. Nous savons tous les deux où commencent et où s'arrêtent nos domaines respectifs.

— Oh. Donc tu es bien ici pour me voir. Quelle charmante idée.

Elle écarta les bras, au comble de l'exaspération.

— Mais bien sûr que je suis ici pour te voir, imbécile ! C'est l'équinoxe de printemps aujourd'hui. Tu ne pensais tout de même pas qu'un Montgomery allait oublier une date aussi importante ?

Elle semblait tellement mécontente qu'il éclata de rire.

— Tu as cru que je ne viendrais pas !

— « Espéré » conviendrait mieux, marmonna-t-elle.

— Tu as cru que j'avais renoncé au domaine !

Gryff secoua la tête et considéra Maddie d'un air compatissant.

— Oh, ma douce, je suis désolé de te décevoir, dit-il d'un ton qui sous-entendait le contraire. Mais jamais je ne renoncerai à quelque chose qui nous apporte à l'un et à l'autre autant de satisfaction.

L'air accusateur de Maddie éveilla en lui presque autant d'agréables sensations que lorsqu'il imaginait toutes les activités auxquelles il aurait pu l'initier et qui impliquaient une « satisfaction réciproque ». Intérieurement, il se donna une petite tape à l'arrière du crâne.

*Ça suffit.*

— Tu as délibérément attendu la dernière minute pour nous donner de faux espoirs, fulmina-t-elle.

Il ne prit même pas la peine de nier et balaya d'un regard la vallée déserte, autour d'eux.

— Nous ? Je ne vois personne d'autre que toi, ma belle. D'ailleurs, pourquoi est-ce toi qui es venue cette année ? Où est ton père ?

Elle détourna les yeux.

— Il ne va pas très bien, alors je lui ai proposé d'aller au rendez-vous à sa place.

— Parce que tu pensais que personne ne viendrait.

Elle rougit, et Gryff sut qu'il avait vu juste. Il mit pied à terre en riant.

— En tout cas, une chose est sûre : tu es bien plus mignonne que ton père, dit-il en lâchant les rênes, certain que Paladin ne s'éloignerait pas.

Il fit un pas vers elle, mais un éclat de couleur, en contrebas du pont, attira son attention. Un chapeau de paille en piètre état était pris dans les roseaux.

Il se retourna et observa la coiffure échevelée de Maddie.

— C'est le tien ?

Elle poussa un soupir résigné.

— Oui. Mais inutile d'essayer de le récupérer, il est fichu.

Alors qu'ils regardaient le couvre-chef, le courant le délogea de sa prison et il repartit au fil de l'eau, ses rubans voguant gaiement derrière lui. Quelques instants plus tard, il avait disparu.

Elle poussa un grognement agacé et se tourna vers lui, levant la tête pour le regarder bien en face. Elle n'avait pas beaucoup grandi depuis leur dernière rencontre. Son menton lui arrivait à peine à l'épaule.

— Bien. Autant en finir tout de suite, Davies, dit-elle en lui tendant la main.

Gryff baissa les yeux. La main de Maddie était si petite à côté de la sienne ! Frêle, pâle, avec de jolis ongles à l'ovale parfait. Les siennes étaient énormes, et hâlées. C'étaient des mains de soldat, dont les cals causés par le fusil et le barda qu'il avait portés à travers toute l'Europe n'avaient pas encore disparu.

— Allons-y, Gryff, dit-elle d'un ton âpre en voyant son hésitation. Tu connais les termes du décret. Nous devons nous serrer la main pour que l'année à venir s'écoule dans la paix.

— Très bien.

Gryff attrapa avec les dents un doigt de son gant de cavalier, le retira, puis enleva l'autre de la même façon. Les yeux de Maddie s'attardèrent un instant sur ses lèvres, avant de rencontrer une nouvelle fois les siens. Il sentit la brûlure du désir courir dans ses veines.

Et il referma sa main sur celle de Maddie.

Une décharge d'énergie le traversa au contact de sa peau, comme si elle avait gardé en elle la puissance électrique de l'éclair qui l'avait foudroyée. Elle sursauta, voulut reculer, mais c'était trop tard. Un désir bien particulier s'était emparé de lui et refusait d'être ignoré.

Comme elle tentait de dégager sa main, il la serra plus fort et l'attira vers lui, la poussant à franchir d'un pas hésitant la distance qui les séparait.

— Une poignée de main, c'est tellement officiel, murmura-t-il. Je pense qu'il est temps pour nous de lancer une nouvelle tradition.

Et, sans lui laisser le temps de protester, il posa ses lèvres sur celles de Maddie.

### 3

Un court instant, Maddie enregistra la surprenante sensation des lèvres de Gryff sur les siennes, cette brûlure délicieuse. Puis il s'écarta, et ce fut terminé.

Elle battit des cils en le regardant faire un pas en arrière et lâcher sa main.

Gryff Davies venait de l'embrasser.

*De l'embrasser !*

Elle fit la moue. Dans la mesure où elle avait passé l'essentiel de ces dix dernières années à imaginer précisément cet instant, ce qui venait d'arriver était presque décevant. Elle avait rêvé de quelque chose d'un peu plus long. Oserait-elle dire de plus... approfondi ?

Pourtant, malgré la brièveté de la chose, il était indéniable que l'effleurement de leurs deux peaux l'avait fait frissonner de la tête aux pieds.

Elle aurait dû lui donner une claque, elle en était presque certaine. Non parce qu'il avait manqué de respect à la jeune fille qu'elle était, mais parce qu'il n'avait pas fait du bon travail. Après tout, il avait une réputation de débauché. Tant qu'à la séduire, autant le faire correctement.

Comme s'il lisait dans ses pensées, il recula un peu plus et, une fois hors de portée, lui adressa un sourire navré.

— Inutile de te tourmenter, ma douce. Je considère que je l'ai reçue, cette claque.

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il rejoignit son cheval – un magnifique bai à côté duquel le pauvre Galahad avait l'air d'une mule aux genoux cagneux – et se mit en selle d'un mouvement leste.

Maddie s'aperçut qu'elle était bouche bée. Elle y remédia aussitôt et chercha une repartie cinglante.

— Oh ! Espèce de...

Il leva une main.

— Je sais, je sais. Mufle. Goujat. Libertin. Ajoutons débauché et dépravé, histoire de compléter le portrait.

Son sourire en coin et sa façon de regarder ses lèvres lui donnèrent le vertige. Une chaleur insidieuse se répandit au creux de son ventre.

Il enfila ses gants avec des gestes précis et efficaces, contrôlant l'imposant étalon de ses seules cuisses, et Maddie fit un effort pour ne pas fixer les muscles puissants sous le pantalon couleur fauve.

— Bien. Le pacte est donc noué pour une nouvelle année, dit-il d'un air amusé. Si vous voulez bien m'excuser, mademoiselle Montgomery, je vous souhaite le bonjour.

Il porta les doigts à son front, la salua et lança sa monture en avant. Maddie dut se plaquer contre le parapet pour le laisser passer.

— Tu vas t'installer à Trellech Court ? trouva-t-elle enfin la force de demander.

Il haussa les épaules.

— Pendant quelque temps, oui. Il faut que je m'occupe du domaine.

— Je suis désolée pour ton père.

De nouveau, il haussa les épaules, mais son sourire n'était plus aussi joyeux.

— Nous étions rarement d'accord, tous les deux. Mais je te remercie. Je n'ai pas pu être présent aux funérailles. La nouvelle a mis trois semaines à m'atteindre au Portugal.

— Mon père y a assisté.

— Il devait jubiler.

— Pas du tout. Il voulait rendre hommage à un adversaire digne de ce nom. Tu sais combien ils aimaient se défier l'un l'autre. Il n'est plus le même, depuis.

— Cela ne m'étonne pas. Ils avaient élevé au rang d'art leur animosité réciproque.

C'était vrai. Pendant cinquante ans, ils s'étaient affrontés dans tous les domaines, chacun fêtant l'échec de l'autre. Argent, femmes, cartes, tout était prétexte à concurrence. Les derniers temps, ils avaient pris l'habitude de surenchérir l'un contre l'autre à toutes les ventes, chez Tattersalls pour les pur-sang, et chez Christie's pour les livres rares qu'ils collectionnaient tous les deux. Mais ces joyeux affrontements avaient cessé avec le décès du comte.

Maddie s'assombrit. Au début, elle avait attribué la mauvaise humeur de son père à la disparition de son rival. Le plaisir d'affronter un adversaire aussi intelligent que soi, le frisson d'excitation éprouvé lorsqu'on le dépassait, tout cela s'était éteint avec lui.

Et, bien sûr, Tristan lui manquait. Dès que Napoléon avait été envoyé en exil sur l'île d'Elbe, le frère aîné de Maddie était parti pour un *Grand Tour*<sup>1</sup>, afin d'étudier l'art et l'architecture qu'il aimait

---

1. En français dans le texte. Traditionnellement, long voyage en Europe effectué par les jeunes gens de la haute société pour parfaire leur éducation. (*N.d.T.*)

tant. Cela faisait plusieurs mois maintenant qu'il voyageait.

Mais si son père maugréait depuis des mois, ce n'était pas seulement à cause de cela. Six semaines plus tôt, il avait enfin admis la vérité : les Montgomery étaient au bord de la faillite. Il avait investi – et perdu – une somme énorme dans le terrible scandale boursier qui avait agité la capitale, l'année précédente. Ses dettes étaient colossales. Même la vente de Newstead Park, siège de la maison Montgomery depuis d'innombrables générations, n'aurait pas suffi à les rembourser. Malgré cela, quand son père avait suggéré que Maddie épouse sir Mostyn Drake, un de leurs voisins, vieux mais très riche, elle avait été très choquée.

Maddie s'était toujours considérée comme une fille dévouée, prête à faire les sacrifices nécessaires pour le bien de sa famille. Mais épouser ce vieillard libidineux et deux fois veuf, non. Elle ne pouvait s'y résoudre.

Malheureusement, elle n'avait toujours pas trouvé de meilleure solution.

Penser à la triste situation qui était la sienne effaçait ce qui restait en elle des sensations délicieuses provoquées par le baiser de Gryff. Pendant quelques minutes, avant son arrivée, elle avait cru ses problèmes résolus. Mais maintenant, tout espoir était perdu. Rien n'avait changé.

Sans doute son désespoir se vit-il sur son visage, car Gryff afficha soudain ce qui, chez un autre homme, aurait pu indiquer de la préoccupation.

Maddie ravala un rire amer. Gryff était un Davies. Il se fichait bien de son bonheur et mourrait de rire s'il apprenait que son ennemi était désormais sans le sou et dans le dénuement.



La honte et la frustration lui firent serrer les dents, et elle dut refouler les larmes qui lui piquaient les yeux.

— Hé, ma belle... qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle secoua la tête et se détourna. Pas question de lui révéler ses problèmes. Il y avait plus de chances qu'elle soit de nouveau frappée par la foudre.

Elle attrapa les rênes de Galahad, et lorsqu'elle monta en selle, elle s'était ressaisie. Elle lança un regard hautain en direction de Gryff Davies.

— Tout va très bien. Parfaitement bien. Bonne journée, monseigneur.

— Tout va très bien, mon œil, oui, marmonna Gryff en la regardant s'éloigner, le dos raide.

Comment pouvait-elle prétendre une chose pareille, quand il avait vu de ses yeux la délicate perplexité causée par son baiser disparaître et laisser la place à l'expression d'un profond désarroi ? Son regard s'était assombri. Il avait perçu sa douleur et avait dû se retenir pour ne pas descendre de cheval et venir la réconforter.

Ce qui aurait été de la folie, il en convenait.

— Tu es dingue.

Les problèmes de Maddie Montgomery ne le regardaient pas. Il avait sa part de soucis. Le prince de Galles avait eu vent de son récent duel.

Se battre en duel était strictement interdit, et même si Gryff n'avait pas tué son adversaire – il ne l'avait même pas blessé, en fait –, le prince était si imprévisible qu'il pouvait aussi bien jeter Gryff en prison pour faire un exemple que rire de cette histoire un soir à son club. Gryff avait jugé plus prudent de quitter Londres et d'aller se mettre au

vert pendant quelques semaines, jusqu'à ce que les choses se calment.

Seigneur, cette villégiature promettait d'être sinistre, surtout sans Rhys, Morgan ou Carys pour rompre la monotonie. Pas de partie de cartes, pas de matchs de boxe, pas d'opéra ni de théâtre. En dehors des domestiques, les seuls êtres vivants à Trellech seraient l'étrange collection d'animaux qui constituaient la ménagerie – ce qui restait de la passion de son père pour les animaux exotiques, qu'il faisait venir du monde entier.

Gryff n'avait rien contre cette troupe hétéroclite de bêtes à poil et à plume – en dehors de ce satané paon, Geoffrey, dont le cri strident lui donnait des envies de meurtre – mais, en matière de compagnie, il préférait tout de même l'espèce humaine à l'espèce animale.

Il inspira profondément, s'efforçant de se détendre et de laisser la beauté naturelle de l'endroit effacer la tension de ses épaules. La campagne galloise avait toujours eu cet effet sur lui. Elle retirait les épaisseurs de la civilisation, l'armure invisible qu'il portait en permanence à Londres. Plus il s'éloignait de la capitale, plus se réveillait en lui un être primaire, libre de toute contrainte.

Ce n'était pas ce qu'il cherchait. Il avait vécu ainsi durant trois ans, soldat réduit à l'état d'animal, ne vivant que pour tuer ou être tué. Lui, ce qu'il voulait, c'était s'amuser, vivre des aventures sans risque, flirter sans s'engager.

Son regard revint sur la petite silhouette arrogante qui s'éloignait. *Mais pas avec elle, ça, non.* Qu'est-ce qu'il lui avait pris de l'embrasser ? Elle était par définition le fruit défendu, et il ne pouvait vraiment pas se permettre un nouveau scandale.

Mais la taquiner avait toujours été son passe-temps favori. Il n'avait jamais pu s'empêcher de la faire tourner en bourrique. Malheureusement, aujourd'hui, il n'avait pas fait que la contrarier. Il s'était mis lui aussi dans un bel état. Son érection menaçait de faire sauter les boutons de sa braguette, et il n'avait pas eu aussi chaud depuis bien longtemps.

Il secoua la tête en observant ce dos si droit et le balancement séduisant de ses hanches, en rythme avec l'allure du cheval.

— Et cette idiote se déplace sans chaperon, en plus ?

Il serra les rênes, et Paladin s'ébroua. Gryff le calma d'un claquement de langue.

La bonne société anglaise n'avait pas pu changer à ce point en son absence. Une jeune femme, fût-elle la formidable Madeline Montgomery, n'aurait pas dû arpenter la campagne toute seule.

Certes, elle se trouvait à moins de deux kilomètres de ses terres, mais ce n'était pas une excuse. Ce coin perdu n'était pas aussi dangereux que Londres, mais contrebandiers et bandits de grand chemin pullulaient le long de la côte.

Gryff poussa un soupir agacé. En plus, elle ne devait pas savoir se défendre.

— Déjà qu'elle a du mal à contrôler son chapeau, grommela-t-il.

Il n'y avait qu'à voir la facilité avec laquelle il lui avait volé un baiser. Un assaillant moins bien intentionné lui aurait volé beaucoup plus. Il frissonna en pensant aux horreurs qui pouvaient arriver à une femme sans escorte. L'armée française, à Vitoria, avait violé et pillé sans retenue.

Mlle Montgomery était peut-être une ennemie jurée de sa famille, mais il devait au moins faire en

sorte qu'elle rentre chez elle saine et sauve. Morte, elle ne pourrait plus l'horripiler.

En soupirant, il fit faire demi-tour à Paladin et la suivit.

Maddie n'avait pas envie de rentrer. Elle fit quitter le chemin à Galahad et le guida entre les arbres jusqu'à l'un des endroits qu'elle préférait, niché au creux d'un petit vallon reculé. Là se trouvait l'un de ces puits sacrés si nombreux dans la campagne.

Les Gallois l'appelaient Ffynnon Pen Rhys – le puits de Pen Rhys. Les Anglais, bien sûr, avaient leur propre nom pour le désigner : le Puits de Vertu, sans doute en référence à un saint chaste ou à une vierge martyre. Avant son accident, Maddie y venait régulièrement, franchissant sans le dire les limites du domaine, en quête d'aventure, intriguée par les légendes locales pleines de mystère. Elle n'y était pas revenue depuis.

Le puits se trouvait au centre d'une petite clairière protégée par un enchevêtrement d'arbres centenaires qui étouffaient les bruits et conféraient à l'endroit une atmosphère sereine, spirituelle, comme une cathédrale naturelle. Des morceaux de rubans et de tissus de couleur avaient été noués aux branches les plus basses de certains arbres, offrandes des visiteurs aux esprits qui habitaient cet endroit magique. Délavés par la pluie et le vent, les rouges vifs et les bleus lumineux n'offraient plus que du rose pâle et du bleu pervenche.

Elle descendit de cheval et traversa à pied la clairière tapissée de mousse jusqu'au muret de pierre qui abritait le puits. De l'extérieur, le muret arrivait aux genoux, mais quelques marches raides en descendaient et débouchaient deux mètres plus bas sur une minuscule cour pavée de pierres. Une fois que l'on se trouvait là, le muret vous dépassait d'une bonne tête.

Le puits se trouvait au centre de cet espace, abrité sous une arche, cerné d'une margelle en pierres plates. Après de fortes pluies, il débordait souvent dans la cour, mais aujourd'hui, les pierres étaient sèches sous les bottines de Maddie.

Selon la tradition locale, jeter une pièce ou un objet en métal dans le puits portait chance. Si les bulles remontaient vite, le vœu se réaliserait rapidement. Si elles remontaient lentement, il faudrait plus de temps au vœu pour se réaliser. S'il n'y avait pas de bulles, le vœu ne se réaliserait pas du tout.

Maddie considérait cette croyance avec scepticisme. Lors de son dernier passage, il y avait des années de cela, elle avait fait le souhait que Gryff Davies meure dans d'atroces souffrances ou tombe follement amoureux d'elle – dans les deux cas, ce serait bien fait pour lui. Mais, de toute évidence, les bulles remontées cette fois-là après la disparition de sa pièce de six pence s'étaient trompées.

Bon. Aux grands maux les grands remèdes.

Elle chercha une pièce dans la poche de sa veste, n'en trouva pas et faillit rire d'elle-même. Les Montgomery n'avaient pas un sou en poche, c'était ce que disait son père.

Le seul objet en métal qu'elle trouva était son canif, mais il avait appartenu à sa mère, et elle ne voulait pas s'en séparer.

Une idée lui vint soudain. Elle palpa sa chevelure indisciplinée et y trouva une épingle encore prise dans ses boucles, derrière son oreille. Elle s'approcha de la margelle.

— S'il te plaît, puits, murmura-t-elle, se sentant un peu idiote de dire cela à voix haute, même s'il n'y avait que Galahad pour l'entendre. Fais que je n'aie pas à épouser sir Mostyn. Et aide-moi à trouver un autre moyen pour renflouer les caisses des Montgomery.

Elle embrassa l'épingle à cheveux – cela portait bonheur –, la jeta dans le puits et tendit l'oreille, à l'affût du « plouf ».

Elle n'entendit rien.

Elle se pencha en avant pour examiner la surface de l'eau, y chercher une ondulation, mais à sa grande surprise, elle ne vit qu'un trou noir.

— Seigneur !

Son murmure étonné résonna dans l'obscurité.

— Figure-toi que j'avais complètement oublié l'existence de ce puits.

Maddie fit volte-face en poussant un petit cri, une main sur la poitrine. Le beau visage de Gryff Davies la regardait par-dessus le muret, l'air visiblement très intéressé par ce qu'il voyait.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ? gronda-t-elle. Tu me suis ?

Son expression était l'innocence même, mais elle ne s'y fia pas.

— Pourquoi te suivrais-je ? Je croyais que tu rentrais chez toi. Je faisais juste un petit tour de mes terres, pour me les remettre en tête.

— Nos terres. Cette partie appartient à nos deux familles, je te rappelle.

Il eut un sourire angélique.